Provost J. B

L'HOTE A VALIQUET

OU

LE FRICOT SINISTRE

TRAGI-COMÉDIE EN TROIS ACTES

PAR

JOANNES IOVHANNÉ

C. J. C. V.



MONTRÉAL

BEAUCHEMIN & VALOIS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS

—

1881

PRÉFACE

Ce drame de *L'Hôte à Valiquet* ou *Le Fricot sinistre*, destiné dans la pensée de l'auteur à faire ressortir les funestes effets de l'ivrognerie, avait été composé d'abord, il y a quelque douze ans, pour l'utilité et la récréation d'une société de jeunes gens, dont le cercle ne s'étend pas hors les murs d'un collège. Depuis, sur les instances d'un ami qui s'intéresse vivement à la cause de la tempérance, je l'ai revu et augmenté; j'ai accentué davantage la partie morale et les leçons pratiques; enfin je me suis décidé à le livrer à l'impression. Je n'ignore pas que les paroles, non plus que les tirades du théâtre, n'ont jamais converti personne; la conversion est l'œuvre de la grâce, du Verbe divin. Mais si cette petite pièce, tout en amusant son public, peut au moins accroître chez quelques-uns l'horreur pour les excès de la boisson, je compte que mon travail n'aura pas été tout à fait inutile, j'aurai atteint mon but.

Le fond de ce drame repose sur un fait historique. Voici en quels termes le rapporte M. Jacques Viger dans ses notes sur *l'Archéologie religieuse :*

" Le 9 mars 1761, un Français du nom de St-Paul commit " un crime horrible dans la maison de Charles Bellanger, de la " côte Saint-François. Après avoir enlevé tout l'argent, il don-" na la mort à Bellanger, à sa femme et à ses deux enfants. " Puis, pour mieux couvrir son crime et ensevelir sous les ruines " jusqu'à sa dernière trace, il mit le feu à la maison.

" La Providence se chargea de révéler son forfait. Le grenier " qui était rempli de blé, s'affaissa de bonne heure sous l'action " des flammes, et les cadavres, recouverts par le blé, échappè-" rent à la destruction; ils servirent à constater le crime: les " soupçons tombèrent sur Saint-Paul, qu'on avait vu dans ces " parages. Saisi par la justice, il finit bientôt par tout avouer, " et il raconta lui-même les horribles détails de ce drame san-" glant.

" Condamné à la potence, il fut exécuté dans la ville de Mon-" tréal ; mais la sentence portait que son cadavre serait encer-" clé et suspendu jusqu'à sa totale destruction sur les lieux " mêmes, théâtre de son forfait. Ce ne fut qu'un an après qu'un " habitant, fatigué de ce hideux spectacle, détacha ces restes " décharnés et les ensevelit près de là, sous un monceau de " pierres."

L'imagination populaire s'empara de ce fait mémorable, l'environna de circonstances merveilleuses, et à la fin, broda sur ce thème une de ces légendes palpitantes d'intérêt, que le grand-père raconte aux petits enfants, dans les longues soirées d'hiver, avec délice, au coin du foyer. Cette légende a trouvé tout naturellement sa place dans les *Forestiers et Voyageurs* de M. J.-C. Taché ; au chapitre intitulé *L'Hôte à Valiquet*, l'éminent écrivain la rapporte en un style plein de fraîcheur, de naïveté et de couleur locale.

" Un habitant de la paroisse, dit-il, nommé Valiquet, avait " *fait baptiser* un bon matin, et il donnait le soir un repas à ses " amis. En revenant de faire ses invitations, il avait à passer " devant la cage du pendu. Valiquet avait avec lui, dans sa " *carriole*, un de ses voisins qui lui dit, en apercevant la cage : " Sais-tu que j'ai toujours souleur quand je passe devant cet " objet ; on devrait bien ne pas nous mettre des choses comme " ça sur les chemins passants.—Moi, répondit Valiquet, je m'en " moque pas mal, et tu vas voir comme j'en ai peur de ton sque-" lette." Là-dessus il fait augmenter le train de son cheval et " serre la clôture de près, attendu qu'on était aux *premières nei-" ges*, pour passer près de la cage qui pendait au-dessus de cette " clôture. Arrivé en face du pendu, il lui cingle un coup de " fouet, en lui disant : " Je t'invite à venir souper avec moi ce " soir ! — Ce n'est pas bien ce que tu as fait là, Valiquet, lui " dit son voisin. Ces restes ont appartenu à un grand scélérat, " c'est vrai ; mais il a subi son châtiment devant les hommes, " et si son repentir a été sincère, c'est peut-être un saint dans " le ciel aujourd'hui." Ces réflexions touchèrent Valiquet ; mais " la chose était faite et le mieux pour lui, pensa-t-il probable-" ment, était de tâcher de l'oublier.

" Tout le monde était à table chez Valiquet, le soir, et la com-" pagnie était en train de s'amuser : on en était même rendu à " chanter des chansons après le gros du repas couru, lorsqu'on " entendit frapper trois coups à la porte, laquelle s'ouvrit d'elle-" même au troisième coup pour laisser entrer le pendu, Il tenait " sous son bras gauche sa cage de fer, qu'il alla déposer dans un " coin de la chambre ; puis s'avançant un peu, il dit au maître

" de la maison : " Je te prie de m'excuser si je suis venu un peu " tard ; mais les morts n'ont pas grand appétit, ils ont plus be- " soin de respect que de nouriture, et il est toujours temps d'en " profiter."

" Vous pouvez penser si la compagnie en eut une venette : les " femmes se trouvaient mal, les enfants se sauvaient, et les plus " hardis n'osaient pas regarder devant eux. Aux chansons et " aux rires avait succédé un silence de mort. Enfin Valiquet, " qui au fond était *brave comme l'épée du roi*, comprit que s'il y " avait quelque chose à faire, c'était à lui à l'entreprendre : il " se leva donc, malgré la faiblesse de ses jambes, et il dit à son " invité : "Je vous ai insulté bien mal à propos, je le confesse et " vous en demande pardon. Si un service, un *libera* ou d'autres " prières peuvent vous êtes utiles, je m'offre à vous les faire " dire ; mais je vous en prie, retirez-vous ! — Il ne m'est pas " permis, répondit le cadavre, de te laisser savoir si j'ai besoin " des secours que tu m'offres. Quant à me retirer, je ne le ferai " qu'à une condition, pour ne pas rester en dette de politesse " avec toi qui m'as invité à souper ce soir, la condition de me " promettre de venir demain soir au *coup des minuit* danser au " pied de mon poteau. — " Je le promets, dit Valiquet." Le " pendu prit alors sa cage de fer sous son bras, passa la porte, " qui s'ouvrit d'elle-même devant lui, et disparut.

" La réjouissance était finie ! On alla donner quelques explica- " tions à la nouvelle accouchée, qui de sa chambre n'avait rien " vu, mais qui avait entendu les cris d'effroi et ne pouvait en " comprendre la cause, non plus que la raison du morne silence " qui avait suivi ; puis on se mit à réciter le rosaire, qu'on fit " suivre du *De profundis*.

" Mais pour Valiquet, le pire n'était pas fait. On tint conseil " une partie de la nuit. Bien des avis furent ouverts et rejetés, " parce que tous ces avis allaient à empêcher la visite du coup " de minuit, et que Valiquet, fier de sa parole, répondait toujours : " J'ai promis, j'irai."

" Enfin, la femme de Valiquet, qui n'avait pas donné " de conseils jusque-là, dit à son mari : " Je ne sais pas ce que " je sens, mais il me semble que je n'ai point peur du mort, moi, " et qu'il ne nous arrivera rien de mal dans cette affaire. N'avons- " nous pas ici un cher innocent, un ange pour nous protéger ? " Valiquet, tu as fait une mauvaise action, aussi tu iras rendre " ta visite au pendu pour ta punition, mais tu iras avec le petit " dans tes bras. Du reste, demain matin il faut que tu ailles " consulter M. le Curé, et puis faire plus que cela encore, tu me " comprends ... Avec ça, ajouta la bonne chrétienne de femme, " on peut dormir en paix."

" Valiquet suivit de point en point les sages avis de son ex- " cellente femme et, le soir à minuit, il alla au rendez-vous, " portant le nouveau baptisé dans ses bras et accompagné de

" ses voisins, qui récitaient le chapelet. "Tu n'es pas généreux,
" lui dit le pendu, dès que son insulteur fut en face de lui ; tu
" n'es pas généreux ! Hier soir, je me suis débarrassé de ma cage
" afin de m'asseoir à ta table, et toi, cette nuit, tu viens chargé
" d'un fardeau afin de ne pas danser avec moi ; j'avais pourtant
" une belle ronde à te proposer, la mesure se bat à coups de
" fouet. C'est égal, tu auras toujours appris à *respecter les morts* ·
" tu peux t'en retourner."

" Personne, comme on le pense bien, ne se fit prier pour quitter
" l'endroit. Valiquet prit congé de son *hôte* en lui promettant
" bien de ne pas lui faire de nouvelle invitation."

J'ai dû modifier un peu la version originale de cette légende, pour l'adapter au besoin d'un théatre de jeunes gens. Nécessairement, on le comprend, il m'a fallu faire disparaître la circonstance du baptème et le personnage de *Madame Valiquet*. Toussaint Valiquet, au lieu de fêter la naissance d'un nouveau-né, fête le mardi gras. J'ai introduit sur la scène un étranger et un habitant de l'endroit pour amener un dialogue qui met le spectateur au courant des détails du meurtre de M. Bellanger. J'ai fait rendre par Valiquet sa visite à St-Paul, non à minuit le lendemain, mais dès le jour même, à 7 heures du matin, afin de pouvoir conserver, avec l'unité d'action, l'unité de temps et l'unité de lieu. Du reste, la plupart de ces petits changements sont autorisés par certaines variantes, plus ou moins considérables, avec lesquelles j'ai entendu raconter cette légende dans mon enfance.

Comme le but moral de ce drame est de combattre l'ivrognerie, j'ai supposé que St-Paul avait eu recours à la boisson pour se donner le triste courage de commettre son crime, et que Valiquet était sous l'empire de l'ivresse lorsqu'il frappa de son fouet le cadavre du pendu. J'ai chargé quelque peu la peinture du fricot, et pour mieux faire ressortir, par un contraste, les hideux plaisirs de l'ivrogne, j'ai admis dans la compagnie deux convives sobres qui plaident la cause de la tempérance et de la modération. Enfin au pied de la cage, où vient de lui parler St-Paul, Valiquet, sous le coup d'une généreuse résolution, renonce aux liqueurs enivrantes, et ses amis finissent par imiter son exemple. Ces sup-

positions diverses, ce me semble, ne sortent pas du domaine de la vraisemblance, et n'altérent en rien le sens primitif du fait historique ou légendaire.

Quant au style, ayant à faire parler des gens de la campagne, je n'ai pas cru cependant, pour jouer au naturel, copier leurs fautes de langage, de prononciation, de grammaire ou de syntaxe; seulement, à l'exemple de M. J.-C. Taché, un vrai modèle en ce genre, j'aurais désiré conserver, comme une production du terroir national, la simplicité naïve de leurs tours, ainsi que certaines expressions bien frappées, propres au pays. Comme, à la table du festin, j'ai mis dans la bouche des convives, de préférence à toute autre, de vieilles chansons canadiennes que tout le monde sait par cœur, de même, lorsqu'il s'est agi de faire arriver jusqu'à nous les plaintes du purgatoire et les joyeux échos du paradis, au lieu de strophes nouvelles que j'aurais pu composer, j'ai préféré emprunter les paroles bien connues d'anciens cantiques que nous avons entendus plus d'une fois avec attendrissement. — Ces explications données, lecteurs, je me tais, recommandant mon œuvre à votre bienveillante indulgence.

PERSONNAGES DU DRAME.

—

TOUSSAINT VALIQUET, cultivateur qui donne son fricot.

OVIDE ST-PAUL, pendu et revenant.

FRANÇOIS LABELLE, ancien voyageur.

JOACHIM HUOT, brave cultivateur.

BENJAMIN,
FANFAN,
VICTOR,
CYRILLE,
ANTHIME,
AUGUSTE,
PHILIPPE,
ALPHONSE,

} invités au fricot,

L'HOTE A VALIQUET

OU

LE FRICOT SINISTRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un carrefour au milieu d'un bois. A la branche d'un arbre est suspendue une cage en fer, et dans la cage un cadavre enveloppé d'un linceul.

SCÈNE I.

FRANÇOIS LABELLE (*entrant*).

Ah ! ciel ! ciel ! ! mon Dieu ! Seigneur ! qu'est-ce que cela ? (*Il se retourne pour se sauver, puis s'arrête*)...Etes-vous mort ou en vie ?.....Venez-vous de la part de Dieu ou de la part du diable ?..... Si vous êtes de la part de Dieu, qui que vous soyez, parlez..... (*Bas*) Rien...... Si vous êtes une âme du purgatoire et que je puisse en quelque chose vous être utile, je vous en supplie, parlez..... Rien, rien....... Mon Dieu ! que signifie cette apparition ?...... Serait-ce un pendu ?....... (*Il s'avance pour lui toncher, puis recule*). Mais non, on pend dans les villes, puis on enterre..... Pourtant, il faut que je m'assure de ce que cela peut être. (*Il lui touche.*) Hélas ! c'est bien un pendu, oui, certainement, il n'y a pas à en douter, c'est un pendu...... Serait-ce un homme qui s'est suicidé ?...... Seraient-ce des voleurs qui l'ont suspendu à la branche de cet arbre ?...... Mais pourquoi cette cage en fer ?..... ce linceul autour de son corps ?

...... Il paraît être là depuis longtemps, sur le bord du grand chemin.....on a dû le rencontrer avant aujourd'hui...... Comment se fait-il qu'on n'ait pas averti sa famille ?...... Vraiment je n'y comprends rien.

Toujours est-il que c'est terriblement affreux que de se trouver comme cela, en face d'un pendu, seul, au milieu du silence, dans une vaste et sombre forêt...... Le frisson en passe sur le corps, et les cheveux en dressent sur la tête.

Bon ! voici venir un homme. Holà ! l'ami, pourriez-vous, sans trop vous déranger, arrêter ici un instant, s'il vous plaît ? *(Joachim Huot entre.)*

SCÈNE II.

LABELLE ET HUOT

HUOT.

Monsieur, je vous souhaite le bonjour, et qu'y-a-t-il à votre service ?

LABELLE.

Avez-vous déjà vu cet homme ?

HUOT.

Je le vois tous les jours, monsieur.

LABELLE.

Mais pourquoi donc l'avoir suspendu ainsi aux branches de cet arbre ?

HUOT.

Pour donner un averti aux jeunesses, monsieur.

LABELLE.

Et comment cela ?

HUOT.

Pour leur dire que, s'ils font pareil mauvais coup, pareil malheur pourrait bien leur arriver.

LABELLE.

Et quel mauvais coup a donc fait cet homme?

HUOT.

Quoi ! est-ce possible que vous ne connaissiez pas l'histoire d'Ovide St-Paul?

LABELLE.

Non, vraiment.

HUOT.

Vous ne la connaissez pas?

LABELLE.

En vérité je n'en connais absolument rien.

HUOT.

Monsieur est donc étranger dans la *place?*

LABELLE.

Oui, monsieur.

HUOT.

Vous êtes, je suppose, un Français de la vieille France?

LABELLE.

Non, je suis un *voyageur des pays d'en haut*; j'arrive des prairies de l'Illinois. J'ai quitté le pays depuis bien des années.

HUOT.

Et vous venez vous établir aux *Ecores?*

LABELLE.

Oui, monsieur. J'ai acheté dernièrement des Messieurs du Séminaire de Québec une terre en *bois debout* dans la *concession* appelée le Haut de St-François.

HUOT.

J'ai l'honneur d'apprendre que monsieur sera de nos voisins. (*Labelle salue.*)...

Ah ! vous ne connaissez pas l'histoire d'Ovide St-Paul ?

LABELLE.

Pas le moins du monde. Serait-ce trop exiger de votre bonté, monsieur, que de vous demander de vouloir bien me la faire connaître en quelques mots?

HUOT.

Pas du tout, monsieur. Pour vous obliger, il n'y a rien que je ne fasse. D'ailleurs l'histoire n'est pas longue. C'est Ovide St-Paul qui a tué M. Charles Bellanger, son *bourgeois*, madame Bellanger, sa *bourgeoise*, et leurs deux petits enfants.

LABELLE.

Ah ! le scélérat d'homme !

HUOT.

Pourtant, jusque-là, il avait passé pour un brave garçon, bon travaillant, *fiable*, tranquille, même c'était rare qu'il allât veiller ; tous les dimanches il était à la messe.

Seulement depuis quelque temps, on avait remarqué qu'il fréquentait l'auberge ; il voyait à la dérobée quelques compagnons de plaisir ; il revenait tard dans la nuit. Il se prit à négliger ses devoirs religieux, il disait courtes ses prières. Cependant il a déclaré, avant de mourir, qu'il n'avait jamais manqué de dire avec une bonne intention, tous les soirs avant de se coucher, cinq *Pater* et cinq *Ave*. Bien certainement c'est ce qui a sauvé son âme.

LABELLE.

Mais quel motif pouvait donc le porter à attenter à la vie de ses maîtres?

HUOT.

La cupidité, monsieur, et aussi l'amour de la boisson. Monsieur Bellanger avait au fond de son armoire,

dans une vieille *tuque* de laine bleue, dix mille francs en beaux écus sonnants. St-Paul le savait. Le mardi gras au soir, il y a un an à pareil jour, M. Bellanger, avec sa femme et ses deux petits enfants, alla faire la veillée chez son père, à une lieue environ de chez lui ; il laissa St-Paul tout seul pour *garder*. En partant il lui recommanda bien : « Prends garde de quitter la maison, par rapport à l'argent. » Depuis qnelques semaines le diable avait soufflé à l'oreille du pauvre Ovide : « Si tu avais ces dix mille francs, tu serais riche, tu pourrais *t'établir*. De plus tu pourrais *fêter* en toute liberté, chez toi, sans être à la peine, comme maintenant, de te dérober aux regards et aux reproches d'un maître scrupuleux. Tu n'aurais plus honte de te rencontrer avec tes amis ; comme un *monsieur* tu aurais toujours dans le gousset de quoi payer la *traite*. » St-Paul était devenu tout pensif, il ne mangeait presque plus, si bien que M. Bellanger s'en était aperçu.

LABELLE.

Il ne le soupçonna de rien ?

HUOT.

De rien absolument, il avait encore en lui toutes ses confiances. Seulement un jour il lui avait demandé : « T'ennuies-tu, Ovide, as-tu envie de nous quitter ? » Comme St-Paul était fort et bien *pris*, il pensait qu'il avait l'intention d'aller dans les *pays d'en haut*, passer quelque temps avec les *coureurs de bois*, ou bien voyager dans les *grands canots*.

Pour voler, l'occasion était belle. Ce soir-là, toute la veillée, Ovide fut comme un homme au désespoir ; il se promenait dans la salle à pas précipités ; il étouffait de chaleur, les sueurs l'aveuglaient. Plusieurs fois il prit l'argent de l'armoire, puis le reportait à sa place. Enfin, comme dans un accès de rage, son parti est pris. « Je vais boire, dit-il, et ce que je n'ose faire *à jeun*, le rum me donnera la force de l'exécuter. »

LABELLE.

Ah ! maudite boisson !

HUOT.

Il prend un coup, deux coups, trois coups ; sa tête s'échauffe, le remords se tait, il ne craint plus rien ; et ainsi grisé, il se cache derrière la porte, une hache à la main, attendant son *bonrgeois*. Il arrive. Madame Bellanger entre la première, d'un coup sur la tête, il l'assomme ; elle tombe en poussant un cri : « Ah ! mon Dieu ! au secours ! » Monsieur Bellanger accourt ; il l'assomme aussi.

LABELLE.

Horreur ! horreur !

HUOT.

Restaient les deux petits enfants, une petite fille âgée de cinq ans, et un petit garçon de six ans. La petite fille s'était jetée sur le corps de sa mère, en l'embrassant et en criant : "Maman, ma petite maman, ma chère petite maman, ne me quitte pas." Le petit garçon, lui, s'était jeté aux pieds d'Ovide ; il tenait enlacée dans ses bras une des jambes du meurtrier, pleurant et suppliant de sa voix la plus tendre : "Mon bon Ovide, ne me tue pas, qu'est-ce que je t'ai fait ? tu ne m'aimes donc plus ?" St-Paul hésitait, il sentait son cœur se fendre. Il aimait surtout le petit Emile ; bien souvent il l'avait caressé, le tenant dans ses bras, et le soir, devant la porte du poêle, il passait des veillées entières à le faire galoper sur ses genoux. "Mais, se disait-il, ils vont me déclarer ;" et sans pitié, il envoie ces petits innocents rejoindre au ciel leur père et leur mère.

LABELLE.

Quel drame sanglant ! hélas ! hélas ! pauvres petits enfants !

HUOT.

Puis, après avoir pris l'argent, St-Paul mit le feu à

la maison pour faire croire que ses maîtres avaient été victimes d'un incendie, et il prit la fuite.

LABELLE.

Comment fut-il découvert?

HUOT.

La Providence elle-même se chargea de révéler le forfait. Le grenier, qui était rempli de blé, s'affaissa de bonne heure sous l'action des flammes, et les cadavres, recouverts par le *grain*, échappèrent à la destruction. Ils servirent à constater le crime. Les soupçons tombèrent naturellement sur St-Paul, qui avait disparu subitement. La police se mit à sa poursuite; mais de lui-même, paraît-il, dès le surlendemain, il vint se livrer entre les mains de la justice, se mettant au banc du roi.

LABELLE.

Il fit des aveux ?

HUOT.

Il avoua tout, il révéla tout jusque dans les plus petits détails. Il disait qu'il ne pouvait plus vivre, les remords lui bourrelaient la conscience; même il avait été tenté plusieurs fois de se donner la mort, mais toujours la pensée de l'éternité l'avait retenu.

LABELLE.

Ce qui marque qu'il n'était pas tout à fait méchant.

HUOT.

Il fit une fin des plus touchantes. Il se confessa et communia le matin même qu'il fut pendu. Quelques instants avant son exécution, du haut de l'échafaud, ayant déjà la corde au cou, s'adressant à une foule nombreuse là réunie, il prêcha comme un curé; tout le monde pleurait à chaudes larmes. Il dit que la cause première de ses égarements était les mauvaises compagnies et les boissons enivrantes; que s'il était toujours demeuré, comme aux beaux jours de sa première jeu-

nesse, sage et sobre, il n'aurait pas aujourd'hui la honte et la douleur de monter les degrés d'un infâme gibet. Il demanda bien pardon du scandale qu'il avait donné ; il dit que c'était une consolation pour lui de savoir que la sentence de la cour l'avait condamné à être encerclé et suspendu jusqu'à sa totale destruction dans cette paroisse, théâtre de son forfait, parce qu'il serait un enseignement salutaire, là même où il avait donné le plus mauvais des exemples ; qu'il était heureux que sa vieille mère ne fût plus de ce monde, pour ne pas déshonorer ses cheveux blancs ; qu'il recevait la mort avec joie en expiation de ses fautes. " Cependant, ajouta-t-il, sur le seuil de l'éternité, incertain de mon sort, entre les flammes du purgatoire d'un côté, et les brasiers inextinguibles de l'enfer de l'autre, au moment de tomber entre les mains du Dieu terrible, je tremble, mes membres défaillent, le cœur me manque. Oh ! priez, je vous en supplie, priez pour moi !"

LABELLE.

Pauvre âme ! son repentir la rend digne de nos prières ; peut être en a-t-elle grand besoin.

HUOT.

Tous les soirs en famille, ma femme, mes enfants et moi, nous ne manquons jamais de réciter pour le repos de son âme un *chapelet des morts*.

LABELLE.

D'après tout ce que vous m'avez dit, cet homme n'avait pas un mauvais fond...... et il a commis le dernier des crimes..... leçon terrible !..... O jeunes gens, du haut de cet arbre, suspendu à une branche honteuse par une corde d'ignominie, ce cadavre doit vous prêcher cette vérité : qu'il importe de réprimer dès le commencement les premiers mouvements des penchants dangereux et des passions mauvaises. Il ne parle pas de sa bouche fermée pour toujours, mais dans son langage muet plus fort que les paroles, il vous dit, prêchant

d'exemple: "O vous, qui êtes tentés de joies mondaines, de plaisirs illicites, de quelque action indigne, extirpez dès le commencement le germe naissant de vos inclinations coupables, sinon elles pousseront, petit à petit, de si profondes racines, qu'à la fin, même avec de grands efforts, vous ne pourrez les arracher de votre cœur. Vous êtes sur le bord d'un précipice; la pente, douce d'abord, en devient de plus en plus roide; si vous prenez plaisir à vous y laisser glisser, bientôt impossible vous sera-t-il de revenir en arrière, et bon gré mal gré, il vous faudra rouler, tête baissée, au fond de l'abîme." (*On entend des cris ; silence de quelques instants.—De nouveaux cris : Ouoh ! ouoh !*)

Dites-moi donc, mon ami, connaissez-vous ce déchaîné d'homme qui vient là-bas, avec deux chevaux sur sa voiture?.... je l'ai rencontré ce matin, il a manqué de me passer sur le dos. Il jouait du fouet, criait, jurait, tempêtait, et se débattait comme sept fois le diable.

HUOT.

Ça m'a l'air de Valiquet ; oui, justement, c'est Toussaint Valiquet.

LABELLE.

Quelle affaire peut donc le mettre sur le chemin ? il m'a paru arrêter de maison en maison.

HUOT.

Je ne sais trop....tiens.... c'est probablement cela, il fête le mardi gras. Il donne son fricot ce soir, et maintenant il est à faire les invitations. Quand Toussaint Valiquet donne un repas, ce n'est pas comme un autre, il invite la moitié de la paroisse.

LABELLE.

Il m'avait l'air joliment en *fête*.

HUOT.

Retirons-nous un peu dans le bord du bois, je n'aime pas à le rencontrer quand il est *dans le train*.

Scène III.

Labelle, Huot et Valiquet.

Valiquet.

(*Criant dans les coulisses*) Holà ! Joachim ! Joachim ! aïe ! aïe ! Joachim ! (*Entrant et se retournant vers ses chevaux : Ouoh ! ouoh !*) Ne te sauve donc pas comme cela.

Huot.

Je ne me sauve pas, je m'en vais bûcher.

Valiquet.

Bonne santé ?

Huot.

Excellente, je te remercie ; et toi ?

Valiquet.

Tu pourras donc venir à mon fricot, ce soir ?

Huot.

Tu donnes ton fricot ?

Valiquet.

Oui, tonnerre d'un tonnerre, mon fricot avec danse et bal, fricot d'un fricotin ! Il en sera parlé et M. le curé dira ce qu'il voudra. Il faut danser que la maison en tombe. Charles se promet bien de faire sauter la petite Marichette.

Huot.

Auras-tu bien du monde ?

Valiquet.

Trente chefs de famille avec leurs femmes, sans compter les jeunesses, en tout quatre-vingts à cent personnes.

Huot.

Tu vas bien te ruiner.

VALIQUET.

Me ruiner ! ha ! ha ! ha ! me ruiner...... Valiquet est riche...... j'ai fait boucherie hier ; sous votre respect j'ai tué six gros *gorets* de pas moins quatre cents livres ; j'ai levé douze côtelettes, six *socs* et douze *palerons*...... j'ai dans ma cheminée de l'automne, dernier, quatre grosses *gourganes* grasses et noires comme une suie...... Ma femme a passé la nuit à faire des sauces, des ragoûts de cinquante espèces différentes ; *ragoût aux pattes*, *ragoût à la boulette*, sauce blanche, sauce grise, vingt aunes de boudin et de saucisses, des rôtis, des tartines, des *macarons* et des beignets qui fondent dans la bouche..... En sus j'ai dix poules, huit canards, six oies, cinq dindes, le tout rempli d'un *fard* délicieux, avec un petit goût de clou et de cannelle.

HUOT.

Heureusement que ce ne sera pas un repas à tout manger.

VALIQUET.

(*Les chevaux remuent et font sonner leurs grelots.*)

Ouoh ! ouoh ! Souris ! Papillon ! ouoh ! ! !...
Ils sont *à main* comme des mouches-à-feu...... Puis tonnerre d'un tonnerre, j'ai été en ville faire remplir ma grande cruche de six gallons d'un gros rum, rouge noir, pur jamaïque, qui prend au gosier comme un tison de feu.

HUOT.

Tu as de quoi enterrer le carnaval.

VALIQUET.

(*Lui tapant sur l'épaule.*) Ecoute, Joachim, il faut avoir du plaisir, entends-tu, du plaisir ! du plaisir qui s'appelle plaisir ! Il faut qu'à la fin de la veillée tout le monde soit à terre, soûl, mort-ivre, sans pouvoir se remuer, sous la table jusqu'au matin.

LABELLE.

Monsieur, permettez-moi de vous dire que c'est là bien mal se préparer à commencer le saint temps du carême et à recevoir les grâces du bon Dieu.....

VALIQUET.

Assez, l'ami, assez ; gardez pour d'autres vos belles morales. Dans le monde comme dans le monde, toujours ; il faut que jeunesse se passe !..... et pour vous prouver que je n'ai pas de rancune, je vous invite, vous aussi, à venir fricoter avec nous...... Joachim, ne manque pas de te rendre avec toute ta famille..... Eh ! bien ! bonjour....... aïe, St-Paul, tu dois bien grelotter là-haut... Un petit coup ne te ferait pas de mal... ah !... ah !... ah !... je t'invite à mon fricot. (*Il lui donne un coup de fouet, et sort.*)

SCÈNE IV.

LABELLE ET HUOT.

HUOT.

C'est indigne de profaner ainsi les morts.

LABELLE.

La boisson, voyez-vous, la boisson !

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente une salle à dîner, dans la maison de Valiquet. Le repas est fini, et il ne reste plus sur la table que les carafes et les verres.

SCÈNE I.

Valiquet préside ; autour de la table sont rangés Benjamin, Fanfan, Victor, Cyrille, Auguste, Anthime, Philippe, Alphonse, Labelle et Huot.

VICTOR.

(Il chante un couplet, les autres répondent en chœur.)

Dans Paris s'est fait un bal
Composé de jeunes gens

TOUS.

Dans Paris s'est fait un bal
Composé de jeunes gens.

VICTOR.

La plus jeune de ce bal
Avait quatre-vingt-dix ans.
Ah ! la vieill', la bigre de vieille,
Pensait-elle avoir du bon temps ?

TOUS.

Ah ! la vieill', la bigre de vieille,
Pensait-elle avoir du bon temps ?

VICTOR.

La plus jeune de ce bal
Avait quatre-vingt-dix ans.

(*Tous répètent, et ainsi de suite.*)

Retirez-vous donc, la vieille,
Car ce n'est plus votre temps.

On lui r'garde dans la bouche,
Elle n'avait plus que trois dents.

Un' qui branle, une qui cloche,
L'autr' qui s'en va-t-en branlant.

Si vous saviez c'qu'a la vieille,
Ah ! vous n'en rir'iez pas tant.

La vieille a dedans sa chambre
Cinq à six cent mille francs.

La vieille a dedans sa cave
Cinq à six tonn' de vin blanc.

BENJAMIN.

Ah ! la bigre de vieille ! elle nous donnera bien un petit coup de son vin blanc.

TOUS.

Oui, oui, oui, un petit coup.

BENJAMIN.

Encore un petit coup d'piton
Pour me remett', pour me remettre
Encore un petit coup d'piton
Pour me remettre sur le ton.
(*Tous répètent.*)

FANFAN.

(*Passant la carafe à son voisin.*)

On passe la carafe,
Vole, vol', mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous prenons un coup
Tout doux,
Et nous prenons un coup.
(*Tous répètent.*)

VICTOR.

A ta santé, Valiquet.

TOUS.

A ta santé ! à ta santé ! (*Pendant que les convives d'un côté de la table boivent, les autres d'une voix traînante disent : file, file, file.*)

VICTOR.

Joachim, laisse donc là ton eau claire ; tu as l'air d'un homme en carême. Bois donc avec nous, à la santé de notre hôte.

HUOT.

Tu sais bien que je ne prends pas de boisson forte.

VICTOR.

Penses-tu que c'est poison ?

HUOT.

Oui.

TOUS.

Ah ! ah !

HUOT.

Un poison qui tue l'âme.

VICTOR.

Bon, nous crois-tu perdus à tout jamais pour trinquer un peu entre amis ?

HUOT.

" Les blasphémateurs, ni les ivrognes n'entreront dans le royaume des cieux."

VICTOR.

Nous nous convertirons.

HUOT.

La conversion d'un ivrogne est une espèce de miracle.

VICTOR.

Tu nous condamnes donc à l'impénitence finale ?

HUOT (*se levant*).

Dieu seul connaît ce qui doit arriver ; mais ce malheur déjà a été le sort de plus d'un ami de la bouteille. On voit souvent des libertins revenir de leurs égarements, des détenteurs du bien d'autrui faire les restitutions voulues ; mais presque jamais on ne voit un ivrogne s'amender sincèrement ; il tombe toujours dans son ancien péché. L'âge, qui amortit tous les autres vices, ne semble qu'enflammer cette passion.

FANFAN.

C'est vrai ; le vin est le lait des vieillards, n'est-ce pas, Benjamin ?

BENJAMIN.

Oui, Fanfan, et quel bon lait !

CYRILLE.

Franchement, Joachim, penses-tu que ce soit un si grand mal que de rire et de s'amuser ?

LABELLE (*se levant aussi*).

Le mal, monsieur, n'est pas à s'amuser, mais bien à détruire sa raison, à troubler son cerveau, à offusquer la lumière de son intelligence, et à effacer dans son âme la ressemblance avec Dieu.

CYRILLE.

Vous êtes trop sévère, monsieur ; voyez, nous avons notre raison.

HUOT.

Oui, continuez seulement, et dans une heure, vous l'aurez noyée au fond de vos verres. Dans une heure, vous ne saurez plus ce que vous direz, vous parlerez à tort et à travers ; votre langue bégayera, votre tête sera lourde, vos jambes fléchiront ; ne pouvant plus vous soutenir, vous chancellerez, vous vous roulerez sur le sol ; vous ne marcherez plus droit sur vos pieds, tête levée, à la manière des hommes.

VICTOR.

Non, mais à la façon des bêtes, sans doute, à quatre pattes ; merci du compliment.

LABELLE.

Monsieur n'a pas dit cela ; mais puisque vous avez prononcé le mot, vous avouerez que plus d'une fois l'ivrogne devient une véritabte bête féroce ; on dirait qu'il est enragé ; il crie, il écume, il frappe. Il vomit les plus horribles blasphèmes contre le Tout-Puissant, qui lui a donné la vie et qui le soutient encore dans sa bonté. Il a oublié le salut de son âme, et il n'a plus d'autre dieu que la misérable passion qui le domine et qu'il adore.

VICTOR.

Tiens, ne voilà-t-il pas que monsieur va nous faire un sermon ?

CYRILLE.

Attendez à dimanche, l'ami ; nous en tenons un bon du haut de la chaire, de la part de M. le curé, et ça suffira.

LABELLE.

Messieurs, appelleriez-vous cela un sermon, si je vous disais qu'à table vous buvez votre patrimoine et celui de vos enfants ? Que de familles ruinées par l'abominable conduite de ceux qui devaient en être le soutien ! que de fois le pain est venu à manquer sur la table de l'ivrogne ; et la misère a frappé à la porte de sa pauvre demeure avec ses haillons, avec son cortège de douleurs et d'angoisses !

HUOT.

Alors l'épouse infortunée, exténuée de fatigue et de faim, pleure, gémit, se désole. Si elle hasarde quelques plaintes, les coups tombent sur elle accompagnés de jurements et de malédictions. Ses prières, ses larmes, l'enfant innocent et mourant qu'elle presse contre son sein décharné, ne peuvent plus rien sur le cœur de cet homme furieux qui, pourtant, en des jours meilleurs,

au pied des saints autels, lui avait promis foi, amour, soutien et protection. Dites-moi, mes amis, n'est-ce pas là une histoire de tous les jours? Ce malheur ne peut-il pas fondre sur vous comme sur tant d'autres? Pourquoi mettre son plaisir dans cettte boisson qui enfante tant et de si grands maux ?

CYRILLE.

Oui.... oui, oui, ... puisque tu as tant pitié des femmes, va jaser avec elles dans la cuisine, et laisse nous fêter et nous réjouir comme des hommes.

TOUS

Ah ! ah ! ah ! bien dit ! bien dit !

HUOT.

En effet nous allons nous retirer, non pas à la cuisine, mais bien chacun chez soi; car il se fait déjà tard.— Toute la compagnie, nous vous souhaitons le bonsoir.

TOUS.

Bonsoir ! bonsoir !

LABELLE.

Monsieur Valiquet, veuillez accepter mes remerciements pour votre gracieuse invitation.

VALIQUET.

Bonsoir, mes amis; excusez si je ne vais pas vous reconduire.

HUOT.

Fasse le ciel qu'il ne vous arrive aucun malheur !
(*Huot et Labelle sortent.*)

SCÈNE II.

VALIQUET, BENJAMIN, FANFAN, VICTOR, CYRILLE, ANTHIME, AUGUSTE, PHILIPPE, ALPHONSE.

VICTOR.

Est-il drôle ce Joachim avec ses morales !

ANTHIME.

Nous voici bien débarrassés. Je n'aime pas ces nuages sombres au milieu du beau temps et de la joie. Laissez-les *s'enfouir*. (*il chante*)

Et moi je m'enfoui, foui,
Et moi je m'enfouyais.

TOUS.

Et moi je m'enfoui, foui,
Et moi je m'enfouyais.

ANTHIME.

C'est en passant près d'un moulin
Que le moulin marchait. (*bis.*)

TOUS.

C'est en passant près d'un moulin
Que le moulin marchait. (*bis.*)

ANTHIME.

Et dans son joli chant disait :
Ketiketac, ketiketac,
Moi j'croyais qu'il disait :
Attrape, attrape, attrape, attrape,
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

TOUS.

Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

(*Et ainsi de suite.*)

ANTHIME.

C'est en passant près d'un' prairie
Où les faucheurs fauchaient. (*bis.*)
Et dans leur joli chant disaient :
Ah ! l'beau faucheur, ah ! l'beau faucheur !
Moi j'croyais qu'ils disaient :
Ah ! v'la l'voleur, ah ! v'la l'voleur.
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

C'est en passant près d'une église,
Où les chantres chantaient. (*bis.*)
Et dans leur joli chant disaient :
Alleluia ! alleluia !
Moi j'croyais qu'ils disaient :
Ah ! le voilà ! ah ! le voilà !
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

C'est en passant au poulailler
Où les poules chantaient. (*bis.*)
Et dans leur joli chant disaient :
Cou-cou-ricou, cou-cou-ricou.
Moi j'croyais qu'ell' disaient:
Coupons-y l'cou, coupons-y l'cou,
Et puis je m'enfoui, foui,
Et puis je m'enfouyais.

ANTHIME.

C'est tout, mes amis.

VICTOR.

Bravo ! bravo !

TOUS.

Hourra ! hourra ! pour Anthime !

VALIQUET.

Vite, vite, tandis que c'est chaud, encore une chanson.

TOUS.

Une chanson ! une chanson !

CYRILLE.

Mariann' s'en va-t-au moulin. (*bis.*)

TOUS.

Mariann' s'en va-t-au moulin. (*bis.*)

CYRILLE.

C'est pour y fair' moudre son grain. (*bis.*)

TOUS.

C'est pour y fair' moudre son grain. (*bis.*)

CYRILLE.

A cheval sur son âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
A cheval sur son âne catin
S'en allant au moulin.

TOUS.

S'en allant au moulin.

(*Ainsi de suite*)

CYRILLE.

Le meunier qui la voit venir, (*bis.*)
S'empresse aussitôt de lui dire : (*bis.*)
Attachez donc votre âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
Attachez donc votre âne catin
Par derrièr' le moulin.

Pendant que le moulin marchait. (*bis*)
Le loup tout à l'entour rôdait. (*bis*)
Le loup a mangé l'âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne.
Le loup a mangé l'âne catin
Par derrièr' le moulin.

FANFAN.

Ah ! ah ! pauvre Marianne !

CYRILLE.

Mariann' se mit à pleurer ; (*bis.*)
Cent écus d'or lui furent donnés, (*bis.*)
Pour acheter un âne,
Ma p'tit' mamzelle Marianne,
Pour acheter un âne catin
En r'venant du moulin.

BENJAMIN.

Un coup à la santé de Marianne !

TOUS.

C'est bon, un coup ! un coup !

BENJAMIN.

Encore un petit coup d'piton
Pour me remett', pour me remettre,
Encore un petit coup d'piton
Pour me remett're sur le ton.

(*Tous répètent.*)

FANFAN.

On passe la carafe,
Vole, vol', mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous prenons un coup
Tout doux
Et nous prenons un coup.

(*Tous répètent, puis ils boivent disant, file, file, file.*)

VICTOR.

Igue ! igue ! igue ! vive la joie !

CYRILLE.

Le plaisir nous gagne, vive la joie !

TOUS.

Vive la joie ! vive la joie !

ANTHIME.

La maison tourne, tourne, tourne.....

TOUS.

Igue ! igue ! hourra !

VALIQUET.

Nous étions trois capitaines. (*bis*)

TOUS.

Nous étions trois capitaines, (*bis*)

VALIQUET.

De la guerre en revenant
Brave, brave
De la guerre en revenant
Bravement.
(*Tous répètent, et ainsi de suite.*)

VALIQUET.

Nous entrâm's dans un auberge, (*bis*)
Hôtesse, as-tu du vin blanc ?
Brave, brave,
Hôtesse, as-tu du vin blanc?
Bravement.

TOUS.

Hourra ! hourra !

VALIQUET.

Oui, vraiment, nous dit l'hôtesse, (*bis*)
J'en ai du rouge et du blanc
Brave, brave,
J'en ai du rouge et du blanc,
Bravement.

Hôtess', tire nous chopine, (*bis*)
Chopinette de vin blanc,
Brave, brave,
Chopinette de vin blanc,
Bravement.

TOUS.

Hourra ! hourra ! le plaisir ! le plaisir !

VALIQUET.

Quand la chopine fut bue ; (*bis*)
Nous tirâm's trois écus blancs,

Brave, brave,
Nous tirâm's trois écus blancs,
Bravement.

TOUS.

Igue ! igue ! igue ! le plaisir ! le plaisir ! hourra ! hourra !

VALIQUET.

Grand merci, nous dit l'hôtesse,
Revenez-y donc souvent
Brave, brave,
Revenez-y donc souvent
Bravement.

TOUS.

Igue ! igue ! igue ! hourra !

FANFAN.

Le plaisir, Benjamin, le plaisir !

BENJAMIN.

Le plaisir, Fanfan, le plaisir !

FANFAN.

Tiens, Benjamin, je t'ai toujours aimé.

BENJAMIN.

Moi aussi, Fanfan, toujours aimé.

FANFAN.

Tu as toujours été mon meilleur ami.

BENJAMIN.

Toi aussi, toujours mon meilleur ami.

FANFAN.

Je n'en aurai jamais d'autres.

BENJAMIN.

Moi aussi, jamais d'autres.

FANFAN.

Pour rattacher l'amitié, prenons un petit coup, Benjamin.

BENJAMIN.

C'est bon, prenons un petit coup, Fanfan.

FANFAN.

Quand je trinque avec toi, ça le goût de sucre.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

Ça le goût de miel.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

Ça me chatouille le gosier délicatement.

BENJAMIN.

Moi aussi.

FANFAN.

On passe la carafe,
Vole, vol', mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous buvons un coup
Tout doux,
Et nous buvons un coup.
(*Les autres répètent.*)

A ta santé, Benjamin.

BENJAMIN.

A ta santé, Fanfan.

TOUS.

File, file, file !

FANFAN.

Encore un petit coup sucré, Benjamin.

BENJAMIN.

C'est bon, Fanfan, encore un petit coup. (*Il commence à chanter.*) Encore un petit coup d'piton...

FANFAN. (*l'interrompant.*)

Laisse donc là ton piton.

BENJAMIN.

Pourquoi ?

FANFAN.

C'est ennuyant.

BENJAMIN.

Pas plus ennuyant que ta carafe.

FANFAN.

Oui, c'est plus ennuyant.

BENJAMIN.

Non, ce n'est pas plus ennuyant.

FANFAN.

Oui, te dis-je.

BENJAMIN.

Non, te dis-je.

FANFAN.

Oui.

BENJAMIN.

Non.

FANFAN.

J'aime mieux ma carafe.

BENJAMIN.

J'aime mieux mon piton.

FANFAN.

Ma carafe est meilleure.

BENJAMIN.

Mon piton est meilleur.

FANFAN.

Tu es un chétif, Benjamin.

BENJAMIN.

Toi aussi, Fanfan, un chétif !

FANFAN.

Un vaurien !

BENJAMIN.

Toi aussi, un vaurien !

FANFAN.

Un vagabond !

BENJAMIN.

Toi aussi, un vagabond !

FANFAN.

Un ivrogne !

BENJAMIN.

Toi aussi, un ivrogne !

FANFAN.

Moi, je te dis que ma carafe est meilleure.

BENJAMIN.

Moi, je te dis que mon piton est meilleur.

FANFAN.

T'as menti.

BENJAMIN.

T'as senti.

FANFAN.

Tiens ! attrape. *(Il lui jette sa tuque.)*

Benjamin.

Toi aussi, attrape.

(*Il lui jette sa tuque aussi, ils se prennent à bras le corps.*)

Valiquet.

Holà ! aie ! paix ! paix !

Tous.

Paix, paix ! (*On les sépare.*)

Fanfan.

Vive la carafe, toujours !

Benjamin.

Vive le piton !

Fanfan et Benjamin. (*Chantant ensemble.*)

On passe la carafe,
Vole, vol' mon cœur, vole,
On passe la carafe
Et nous prenons un coup
Tout doux,
Et nous prenons un coup.

Encore un petit coup d'piton
Pour me remett', pour me remettre,
Encore un petit coup d'piton
Pour me remettre sur le ton.

Anthime.

Valiquet, on cogne à la porte.

Valiquet.

Au diable, le quéteux ; qu'on aille cogner ailleurs.
(*On boit : file, file, file.*)

Anthime.

Valiquet on va défoncer.

Valiquet.

Tonnerre d'un tonnerre, sorcier, feu-follet, loup-garou, qui que vous soyez, entrez.

SCÈNE III.

St-Paul, enveloppé de son linceul, entre. Tous se lèvent comme mus par un ressort, en criant, les uns : Seigneur ! Seigneur ! les autres : Ah ! Dieu ! miséricorde ! puis tous se sauvent, excepté Valiquet, Philippe, Alphonse et Auguste.

VALIQUET, PHILIPPE, ALPHONSE, AUGUSTE ET ST-PAUL.

ST-PAUL.

Tu m'as invité, je viens.

VALIQUET.

(*Après un moment de silence, lui indiquant un siège au bout de la table :*)

Voici une place pour vous.

(*Auguste, Philippe et Alphonse effrayés se pressent à l'autre bout de la table.—Valiquet sert St-Paul, qui fait semblant de manger.*)

PHILIPPE (*à demi-voix*).

Vois donc, il ne mange pas ; il jette tout sous la table.

ALPHONSE.

Quels yeux creux il vous a !

AUGUSTE.

Quel air sévère !

ALPHONSE.

Quelle figure de cadavre !

AUGUSTE.

Cette maison est maudite !

ALPHONSE.

Quelque grand malheur nous menace !

PHILIPPE.

Si nous allions tous être engloutis au fond des enfers !

ALPHONSE.

Tais-toi, il nous regarde avec des yeux de feu. (*Assez long silence.*)

VALIQUET (*en tremblant*).

Il fait froid, ce soir, n'est-ce pas ?

ST-PAUL.

Oui, suspendu à tous les vents, par les rigueurs de l'hiver, dans les nuits glaciales de février, la moëlle des os en frissonne au malheureux pendu. (*Silence.*)

VALIQUET.

La lune éclaire, je crois ?

ST-PAUL.

Oui, mais ses pâles rayons ne font pas descendre d'éclair de bonhenr du cœur du malheureux pendu.

(*Silence.*)

VALIQUET.

Il vente ?

ST-PAUL.

Oui, sifflant à travers les branches de la sombre forêt, comme le souffie de la mort, le vent se joue dans les cheveux du malheureux pendu. (*Silence. St-Paul se lève, tous reculent épouvantés ; il fait quelques pas du côté de la porte, puis se tournant vers Valiquet :*)

A mon tour, je t'invite à mon fricot, à sept heures, demain matin, Mercredi des Cendres, premier jour du carême, temps de pénitence. (*Il sort.*)

SCENE IV.

VALIQUET, PHILIPPE, ALPHONSE ET AUGUSTE.

VALIQUET.

(*Se promenant.*)—Malheureux que je suis !.....malé-

diction !...... je suis un homme perdu !...... Hélas ! hélas ! mes chers amis..... hélas ! que ne suis-je à cent pieds aux entrailles de la terre !.... Pourquoi plutôt un tourbillon de vent n'a-t-il pas renversé ma maison, m'écrasant sous ses ruines !..... Pourquoi plutôt le tonnerre tombant du ciel ne m'a-t-il pas réduit en poudre !.... Hélas ! hélas ! *(Un moment de silence.)*

AUGUSTE.

Est-ce pour toi, est-ce pour nous, Valiquet, à ton avis que St-Paul nous est apparu ? as-tu là-dessus quelque doutance ?

VALIQUET.

C'est pour moi, je le sais.—Ce matin, en passant aux *quatre fourches du chemin*, comme j'étais un peu gai, je donnai un coup de fouet à St-Paul, en lui disant : St-Paul, je t'invite à mon fricot.

AUGUSTE.

Oh ! Valiquet, ce n'était pas bien, pas bien du tout.

VALIQUET.

Je le comprends bien ; mais ce qui est fait est fait. Maintenant que va-t-il arriver ?.... Quel nouveau malheur me menace ?.... malheureux que je suis !.... Hélas ! hélas !....Dois-je aller le voir demain !.... ne ferai-je pas mieux de rester ?....

PHILIPPE.

Fais comme tu voudras, Valiquet ; à ta place, je n'irais pas.

AUGUSTE.

Et pourquoi donc ?

PHILIPPE.

J'aurais trop peur qu'il vînt me mettre à sa place.

VALIQUET.

Me mettre à sa place ?

PHILIPPE.

Oui, parce que, quand on dérange un mort, j'ai toujours entendu dire qu'il était obligé de recommencer sa pénitence; mais alors il aurait droit de la faire recommencer par celui qui l'aurait dérangé.

VALIQUET.

Es-tu sûr de cela ?

PHILIPPE.

Dame, sûr ; je ne l'ai jamais vu, je l'ai entendu dire souvent, et feu mon grand-père a connu plusieurs personnes qui avaient ainsi recommencé des pénitences pour des âmes du purgatoire qu'elles avaient dérangées.

VALIQUET.

Dans ce cas-là, je me garderai bien d'y aller.

ALPHONSE.

Moi, j'irais.

VALIQUET.

Y penses-tu ? s'il allait me mettre à sa place !

ALPHONSE.

Tu l'as invité, il est venu ; il t'a invité, tu dois y aller ; s'il t'arrive malheur, ce ne sera que pour ne t'être pas rendu.

VALIQUET.

Doute cruel !....que faire ?.... je voudrais être mort, au fond du cimetière.

PHILIPPE.

Tu pourrais y aller en emportant avec toi un petit enfant qui n'a pas encore l'usage de la raison.

VALIQUET.

Pourquoi cet enfant ?

PHILIPPE.

Parce que, quand un homme a dans les bras une de ces petites et innocentes créatures, il n'y a pas de puissance ni sur la terre, ni dans le purgatoire, ni dans les enfers, qui ait pouvoir sur lui.

VALIQUET.

Es-tu sûr de cela ?

PHILIPPE.

On le dit et je trouve que c'est plein de bon sens. L'enfant en bas âge, innocent et pur, est un ange qui protège ses parents.

VALIQUET.

Que faire ?.... que faire ?.... faut-il y aller ? faut-il rester ?.... je préférerais pourtant y aller.

AUGUSTE.

Oui, vas-y, Valiquet, nous t'accompagnerons. Nous nous tiendrons à distance, et s'il t'arrive malheur, nous serons là pour te défendre.

PHILIPPE et ALPHONSE.

Oui, oui, nous irons avec toi.

VALIQUET.

Merci, merci ! vous me faites du bien... dans ce cas-là, je ne crains plus, je suis décidé, j'irai.

AUGUSTE.

Maintenant, Valiquet, comme l'heure est avancée, nous allons te souhaiter le bonsoir ; ainsi, à demain matin.

VALIQUET.

Merci, mes chers amis ; je vous remercie de vos bons conseils et du secours que vous me promettez. Vous ne vous êtes pas contentés de partager ma joie ; à l'heure critique du danger, vous êtes les seuls qui ne m'ayez pas abandonné.

PHILLIPPE ET ALPHONSE.

Bonsoir, Valiquet.

VALIQUET.

Bonsoir, mes amis.

AUGUSTE.

Que le bon Dieu te conserve et te donne une nuit paisible.

(*Auguste, Philippe et Alphonse sortent*).

SCÈNE V.

VALIQUET.

(*Il regarde avec tristesse la table couverte de bouteilles.*)

Ah ! malheureuse boisson, c'est toi qui es la cause de l'embarras où je me trouve.... Mon Dieu !.... mon Dieu ! ayez pitié d'un pauvre ivrogne qui se repent et veut se convertir.

ACTE TROISIÈME.

Comme au premier acte, le théâtre représente un carrefour au milieu d'un bois. A la branche d'un arbre est suspendue une cage en fer et, dans la cage, le cadavre de St-Paul enveloppé d'un linceul.

SCÈNE I.

ST-PAUL, *seul.*

Trois chanteurs—basses ou tenors—sous le théâtre, font entendre, comme dans le lointain, les deux strophes suivantes :

UNE VOIX.

Au fond des brûlants abîmes
Nous gémissons, nous pleurons ;
Et pour expier nos crimes,
Loin de Dieu, nous y souffrons.
Hélas ! hélas !
Feu vengeur, de tes victimes
Les pleurs ne t'éteignent pas.

TROIS VOIX.

Hélas ! hélas !
Feu vengeur, de tes victimes
Les pleurs ne t'éteignent pas.

UNE VOIX.

Grand Dieu, de votre justice
Désarmez le bras vengeur ;
Que notre malheur finisse
Par le sang d'un Dieu Sauveur.
Hélas ! hélas !

Votre main libératrice
Ne s'étendra-t-elle pas !

TROIS VOIX.

Hélas ! hélas !
Votre main libératrice
Ne s'étendra-t-elle pas ?

(*Valiquet entre portant dans ses bras un enfant de trois ou quatre ans.*)

SCÈNE II.

ST-PAUL ET VALIQUET.

Toute cette scène durant Valiquet paraît inquiet, nerveux, effrayé.

ST-PAUL.

Ah ! te voilà !

VALIQUET.

Vous m'avez dit de venir, je viens.

ST-PAUL.

Tu as bien fait. Mets ton enfant à terre. (*Valiquet n'en fait rien.*) Mets ton enfant à terre.

VALIQUET (*à part*).

Seigneur, que faire ?

ST-PAUL.

Mets ton enfant à terre.

VALIQUET.

Oh ! s'il vous plaît, je vous en prie, permettez que je le garde.

ST-PAUL.

Pourquoi ?

VALIQUET.

On m'a conseillé d'apporter avec moi un enfant, me recommandant bien de toujours le garder dans mes bras, je le garde.

St-Paul.

Pourquoi ce conseil ?..... Ah ! je comprends. Tu crois sans doute m'avoir dérangé dans ma pénitence, tu crains que je ne te mette à ma place, tu espères être à l'abri de tout mal, sous la protection de cet ange de pureté.

Valiquet.

Oui, c'est cela.

St-Paul.

Apprends, homme de peu de lumière, qu'il n'appartient ni à toi, ni à qui que ce soit de déranger une âme dans la pénitence que lui a fixée le Dieu tout-puissant. Apprends que pouvoir n'est pas donné a un mort d'imposer sa pénitence à un vivant ; c'est à celui qui est souillé, d'être purifié ; il ne peut être soulagé que par les prières des fidèles. Apprends encore que la meilleure protection contre la colère céleste, c'est l'innocence propre et non celle de ses enfants ; celle-ci peut bien suspendre pour un temps le bras vengeur d'un Dieu irrité, mais si le pécheur ne se convertit, elle ne l'arrêtera pas.

Valiquet.

Alors permettez-moi de vous demander, ô sainte âme, pourquoi m'ordonnez-vous de mettre mon enfant à terre ?

St-Paul.

Parce que, dans la circonstance présente, garder ton enfant dans tes bras, pour toi, c'est une superstition ; parce que c'est une insulte à la justice, à la puissance de Dieu ; parce que, dans le monde, généralement on attribuera ton retour sain et sauf à la vertu de cet innocent ; et par là l'erreur se trouvera plus invétérée qu'auparavant.

Valiquet.

Puisqu'il en est ainsi, j'obéis. (*A part*). Ah ! mon Dieu, protégez-moi contre tout malheur.

St-Paul.

Ecoute, homme coupable, dans un saint tremblement, ce que va te dire par ma bouche le Dieu Tout-Puissant, Créateur du ciel et de la terre qui a sur toi l'empire de vie et de mort.

(*Silence de cinq ou six secondes.*)

Hier, tu t'es enivré honteusement, noyant ta raison dans une boisson malheureuse, te dégradant au rang de la brute, offensant indignement ton Dieu. (*Silence.*)

Hier, tu as insulté aux restes du malheureux pendu. Quelque coupable qu'il ait été pendant sa vie, toujours le mort est chose sacrée qui mérite égards et respect. (*Silence.*)

Hier, dans ta maison, à l'occasion d'un repas funeste et d'un bal maudit, il s'est commis bien des fautes, toutes elles crient au ciel vengeance contre toi. (*Silence.*)

Hier, tu te livrais à une joie insensée, devant prolonger tes orgies jusqu'en ce jour béni consacré par l'Eglise pour le temps de la grande pénitence. Est-ce ainsi qu'un chrétien prépare son cœur aux grâces et aux bénédictions du Seigneur ? Quand mettras-tu fin à tes excès, à tes orgies, à tes ivresses ? Quand cesseras-tu d'offenser le Dieu de bonté et de miséricorde ? Quand ?

Valiquet.

Pardon, pardon ! j'ai péché, sainte âme, oui, j'ai péché contre le ciel et contre vous.

St-Paul.

Que Dieu te pardonne comme je te pardonne !

Tu fêtes, ô homme, tu te réjouis, et nous, souffrant dans tout notre être des tourments horribles, nous gémissons, plongés au milieu de cet étang de feu, nous ne sentons que du feu, nous ne voyons que du feu, nous ne respirons que du feu ; le feu nous pénètre, nous consume jusqu'à la moëlle de nos os.—Cependant, depuis que je te parle, je sens peu à peu s'alléger le poids de mes douleurs. Soyez-en béni, Seigneur, mon Dieu.

UNE VOIX (*sous le théâtre*).

Au fond des brûlants abîmes
Nous gémissons, nous pleurons ;
Et pour expier nos crimes,
Loin de Dieu, nous y souffrons.
Hélas ! hélas !
Feu vengeur, de tes victimes
Les pleurs ne t'éteignent pas.

TROIS VOIX.

Hélas ! hélas !
Feu vengeur, de tes victimes
Les pleurs ne t'éteignent pas.

ST-PAUL.

O homme, tu écoutes avec stupeur les voix plaintives et les soupirs qui s'élèvent du lieu de nos expiations. Sache que tu es sur le bord de cet abîme, à chaque heure tu peux y tomber ; tu n'es retenu que par un fil, le fil de la vie. Comment peux-tu passer tes jours dans l'iniquité et te livrer sans inquiétude aux folies de tes plaisirs ? *(Silence.)*

Adieu ! je rentre dans les flammes et les souffrances de ma prison. Puisses-tu profiter de ces avertissements ? Puisses-tu te corriger de tes habitudes funestes, et renoncer aux excès de ton intempérance. Adieu ! adieu !

VALIQUET.

O mes amis, à mon secours ! à mon secours !...... Mon Dieu, ayez pitié de moi..... Vite, vite, à mon secours !..... je me sens faiblir.

(Ses amis accourent, il chancelle, Auguste et Philippe le reçoivent dans leurs bras.)

SCÈNE III.

ST-PAUL, VALIQUET, AUGUSTE, PHILIPPE, ALPHONSE, VICTOR, CYRILLE, ANTHIME, BENJAMIN ET FANFAN.

ALPHONSE.

Comme il est pâle et défait !

PHILIPPE.

Voyez donc ces grosses gouttes de sueur qui coulent sur son visage !

VICTOR.

Otez-lui son col, et détachez sa chemise, afin qu'il puisse respirer plus à l'aise.

VALIQUET.

Laissez-moi, mes amis, laissez-moi....... C'est bien... c'est bien...... je me sens mieux à présent.

ALPHONSE.

T'a-t-il parlé ?

PHILIPPE.

Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

VALIQUET.

Vous n'avez pas entendu ?

AUGUSTE.

Nous entendions bien tes paroles, mais aucunement celles du pendu.

PHILIPPE.

Il en est toujours ainsi : n'entend parler un revenant que celui pour qui il revient, les autres n'entendent rien....

VICTOR.

T'a-t-il fait des menaces ?

VALIQUET.

Non, mais il m'a adressé des reproches, et des reproches bien mérités ; il m'a donné de sévères et de sérieux avertissements. — Mes amis, pendant que St-Paul faisait résonner à mes oreilles ses graves et caverneuses paroles, il est né au fond de mon cœur une résolution qui, je le crois, vient d'en haut. Si vous me le permettez, je vais vous la communiquer.

TOUS.

Parle, parle.

AUGUSTE.

Dis, qu'est-ce c'est ?

VALIQUET.

Pourquoi, mes amis, ne renoncerions-nous pas à la boisson ?

FANFAN.

Renoncer à la boisson ?

VALIQUET.

Oui.

BENJAMIN.

Renoncer à la boisson ! y-penses-tu, Valiquet ?

VALIQUET.

J'y pense très bien. Voyez, seulement dans le cas présent, tous les maux qu'elle entraîne à sa suite. Si St. Paul a eu le triste courage de l'assassinat, il le doit à la boisson : c'est la boisson, qui a ôté la vie à un brave citoyen, à sa femme et à ses deux petits enfants, sans leur laisser une minute pour penser à leur âme ; c'est la boisson qui a tranché par la corde du bourreau une existence encore dans son printemps ; c'est la boisson qui a attiré sur la famille du malheureux pendu un déshonneur que le temps ne pourra jamais effacer; c'est la boisson qui, hier encore, a mis dans ma bouche des paroles d'insulte à l'adresse de ce cadavre inoffensif, et qui a levé mon bras pour le frapper d'injurieux coups de fouet ; enfin, cette nuit, c'est la boisson qui nous faisait descendre de notre dignité d'homme pour nous ravaler au niveau de l'animal sans raison. Et je passe sous silence bien d'autres malheurs dont elle est l'occasion et le principe. Mes amis, un peu de courage et de générosité. Si vous êtes de mon avis, ici même, au pied de cet arbre, prenant St-Paul pour témoin de la sincérité de nos promesses, par un engagement solennel, nous renoncerons pour toujours à l'usage de la boisson.

AUGUSTE.

Je suis de ton avis, Valiquet; je ferai volontiers le sacrifice que tu nous proposes.

FANFAN.

Arrêtez un peu, n'allez pas si vite en besogne; il ne faut pas se laisser emporter trop loin par un beau zèle, au risque ensuite de s'en repentir.

BENJAMIN.

Oui, pour sûr, si l'on renonce à la boisson, on s'en repentira.

FANFAN.

Après tout, le rum est une créature du bon Dieu, n'est-ce pas, Benjamin ?

BENJAMIN.

Oui, Fanfan, et il n'y a pas de mal à faire usage des choses que le bon Dieu a créés.

FANFAN.

Je vous le demande, quel péché peut-il y avoir à prendre un petit coup matin et soir ?

BENJAMIN.

Et un petit coup avant chaque repas ?

FANFAN.

En hiver dans le voyage, quand il fait bien froid, personne ne peut le nier, le meilleur capot, les meilleurs mitaines, c'est la carafe.

BENJAMIN.

C'est vrai ; il n'y a rien qui réchauffe comme un bon petit glouglou de piton.

VALIQUET.

Pourtant, messieurs, votre carafe et votre piton, pour

tous ceux qui en sont les amis et les esclavees, deviennent une source féconde de maux incalculables et de ravages affreux. Jamais je ne l'ai compris comme aujourd'hui. O qu'elle est bien vraie, cette parole de l'Ecriture : « *Le vin bu avec exès porte l'amertume dans l'âme,*» et cette autre : «*Le vin entre agréablement dans la bouche, mais ensuite il mord comme une vipère.*» Comme elle est juste cette sentence que M. le Curé nous a si souvent répetée : «L'ivrognerie ruine les biens de la fortune, les biens de la nature, les biens de la grâce, sans compter qu'elle fait perdre la couronne de la gloire.» Pour toutes ces raisons, j'en fais ici le serment— entendez-le bien, et je voudrais que toute la paroisse l'entendît — je ne prendrai plus de boisson, si ce n'est comme remède, sur l'ordre exprès du médecin ; à part ce dernier cas, jamais il n'entrera une goutte de rum dans ma maison. En un mot, messieurs, je prends la tempérance.

PHILIPPE.

Valiquet, j'en remercie le ciel, tes paroles m'ont dessillé les yeux. J'imite ton exemple, je fais ton serment.

ALPHONSE.

Moi aussi, comme vous deux, je prends la tempérance.

VICTOR.

Allons donc !.... la tempérance !.... la tempérance !.. un homme ne peut-il pas être tempérant, sans s'interdire, comme un sauvage, pour toujours l'usage de la boisson ?

FANFAN.

C'est là une exagération.

BENJAMIN.

Une exagération qui n'a pas de nom.

VICTOR.

Vraiment, penses-tu, Valiquet, que pour prendre la tempérance, il faille promettre de ne jamais porter un verre à ses lèvres ?

VALIQUET.

Je ne sais trop. Je veux changer, je prends le parti le plus court, le moyen le plus sûr.

VICTOR.

J'en appelle à vous, M. Huot. Un homme sage, raisonnable, qui, tout en prenant de la boisson pour son besoin, ne se dérange jamais, ne mérite-t-il pas le nom d'homme tempérant, d'homme sobre ?

HUOT.

Sans doute. Il existe une différence entre l'abstinence complète, c'est-à-dire, la *tempérance totale* et la vertu de sobriété. L'abstinence, par une résolution généreuse et tout-à-fait fait méritoire, offre à Dieu le sacrifice d'une liqueur aimée, dont il serait permis d'user, dans la rigueur du droit, supposé qu'on le fît avec modération, tandis que la sobriété, moins rigoureuse, se contente d'éviter, dans l'usage du boire, tout excès condamnable; on est convenu généralement de l'appeler *tempérance partielle*.

ALPHONSE.

Voilà une distinction qui me satisfait.

FANFAN.

Dans ce cas-là, vive la tempérance partielle!

BENJAMIN.

Vive la tempérance partielle! Evidemment Valiquet est trop sévère. On peut embrasser la tempérance sans s'astreindre aux privations et aux jeûnes de l'abstinence complète. C'est bien cela, monsieur Huot, n'est-ce pas?

HUOT.

En principe, oui; mais, en pratique, pour le cas présent, je trouve que Valiquet a raison. Une habitude invétérée ne se corrige que par un grand sacrifice.

Celui qui a toujours été sobre, peut bien sans danger se permettre un verre ou deux ; mais celui qui a un faible pour la bouteille, s'il veut dominer ce malheureux penchant, doit éviter absolument toute occasion de rechute ; si non, un coup en amène un autre, c'est une soif insatiable, c'est un feu qui dévore, tout le système devient malade, c'est un véritable besoin. Petit à petit, le pauvre homme s'engage dans l'ivresse sans s'en apercevoir. Adieu les bonnes résolutions, il ne s'arrête qu'au fond du gouffre ; et son second état est pire que le premier. Contre l'habitude de l'ivrognerie, on ne saurait trop l'affirmer, il n'y a qu'un remède efficace, c'est la tempérancc totale.

PHILIPPE.

Votre explication me paraît taut à fait rationnelle, M. Huot, jc me rends à vos raisons.

VALIQUET.

C'est pourquoi, messieurs, je m'engage sous la bannière de l'abstinence complète, de la temperance totale. Par amour pour Jésus abreuvé de fiel et de vinaigre, au nom de leurs plus chers intérêts, que ceux d'entre vous qui se sentent la force de me suivre, lèvent la main.

AUGUSTE, PHILIPPE ET ALPHONSE.

(*Levant la main*)

Nous te suivons.

VICTOR, CYRILLE ET ANTHIME.

(*Levant aussi la main.*)

Nous aussi.

VALIQUET.

Et vous, Benjamin, Fanfan ?

FANFAN.

S'il le faut absolument, nous casserons la carafe.

BENJAMIN.

Nous briserons le piton.

VALIQUET.

Bravo ! mes amis, bravo ! A quelque chose malheur est bon...... Je m'en retourne content..... Je vous remercie de vos services et de votre amitié..... Fasse le ciel que cette leçon nous profite ! — Mais où est donc M. Labelle ? lui seul a manqué au rendez-vous.

HUOT.

Il est allé chez M. le Curé payer une messe pour St-Paul, et probablement il est resté pour l'entendre.

VALIQUET.

O la noble idée ! allons à l'église, nous aussi ; nous devons à Dieu de bien grandes actions de grâces.—Adieu, St-Paul ; pardonne-moi mes irrévérences à ton égard. S'il en est encore temps, nous allons de ce pas entendre une messe pour le repos de ton âme. — Mais avant de partir, mes amis, avec force écrions-nous tous ensemble : Vive la tempérance !

TOUS.

Vive la tempérance !

(*Le rideau tombe.*)

---

heur
s re-
se le
donc

pour
ire.

ussi ;
de
évé-
nous
s de
force